



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

Afin d'établir aujourd'hui une espèce de rapport entre les tems et les choses, nous offrons, dans notre gravure, le modèle d'une de ces toilettes simples et gracieuses, convenant aux petites réunions, aux soirées de famille qui célèbrent si généralement le jour de la nouvelle année. Pour ces cercles qui se forment quelquefois par l'étiquette et finissent souvent par la danse, nul costume ne nous a paru mieux approprié qu'une robe en organdi aussi clair que le tulle et doublée en gaze *donna Maria* rose. La combinaison de ces deux étoffes est d'un effet charmant par sa transparence et sa légèreté. Le jupon est ouvert, et, sur le devant, chaque côté, ainsi que le tour du corsage à schall, est garni d'une ruche que l'on peut mettre en rubans, en tulle ou en biais d'or-

gandi doublé de gaze rose; la robe de dessous en gros de Tours blanc; les manches courtes à doubles sabots; l'écharpe en tulle-illusion; les rubans de la coiffure en gaze rose, glacés en blanc; les ceintures en large ruban de satin rose broché en blanc, nouées sur le devant, mais sans longs pans, afin d'éviter l'inconvénient de froisser les ruches ou d'en déranger l'aspect.

Il existe dans toute cette robe si simple un charme de jeunesse, de fraîcheur, de légèreté, qui engagera plus d'une jolie femme à recourir au goût de M^{me} Martin-Céliane qui l'a fait exécuter.

— La mode ne craint pas les extrêmes; aussi nous allons de suite citer le costume que portait, dans une grande soirée, une des femmes les plus en réputation d'élégance à Paris. C'était une robe en velours scabieuse, dont les manches pendantes (à la vénitienne) étaient doublées en satin

scabieuse ; dessous était une manche en satin blanc , serrée comme une amadis et arrêtée depuis le poignet jusqu'à la saignée par trois agrafes en perles et diamans qui laissaient ainsi deux intervalles remplis par des crevés de blonde. Le jupon était à demi-queue, ouvert sur le devant, et ayant les plis retenus de chaque côté à trois distances égales par des attaches de perles et diamans ; le jupon de dessous en satin blanc, garni d'un volant de blonde à dessins gothiques ; le corsage en pointe ayant les draperies retenues sur les épaules et le milieu de la poitrine par des attaches en perles et diamans. Sur la tête, un oiseau de paradis monté dans une aigrette de diamans ; ce qui faisait la plus gracieuse parure que l'on puisse imaginer.

MODES D'ENFANS.

L'époque de la nouvelle année et celle du *jour des Rois* est souvent le signal des fêtes d'enfans ; aussi voulons-nous rendre service à ce charmant petit peuple , en l'instruisant des costumes qui semblent le plus convenir à toutes les jeunes solennités.

Les robes en velours de toutes nuances sont toujours ce qui existe de plus charmant : corsage carré décolleté, manches courtes ; pantalons blancs en batiste brodée ; gants blancs ou petites mitaines ; souliers de poul de soie.

On voit aussi porter aux petites filles des robes de reps, d'armure, de satin de laine, de cachemirienne. Le rose et le bleu sont beaucoup employés dans toutes ces étoffes. Pour le velours, on recherche plutôt le noir, le vert et l'oreille-d'ours.

On fait aussi pour les jeunes enfans des robes façonnées, ayant le devant du corsage en tablier, et sur les épaules des mathildes, ou des revers en schall très-décolletés et retombant en longs pans croisés sous la ceinture. Ces robes ont des garnitures festonnées en soie de couleur, en mérinos, en thibet et en satin luxor uni

ou façonné, les couleurs fraîches festonnées en couleurs foncées ; ces toilettes peuvent être pleines de goût. Un tissu soie et laine écri, festonné de soie rouge, à petites dents en crête ; la pélerine à pans accompagnant les devans de la jupe et le corsage ; la ceinture, en étoffe festonnée, nouant derrière, formaient une charmante toilette de bal. Cette même façon peut se répéter en mousseline brodée, et garnie de petite dentelle.

Quant au négligé, il y a peu de variations : les corsages plats et montans, ou décolletés, carrés à épaulettes, et des pantalons demi-larges. Depuis qu'une enfant quitte le bras de sa nourrice, jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans, elle conserve les pantalons, et ne porte pas de corset ; ses cheveux, nattés par derrière, retombent sur ses épaules ou reviennent nattés, formant l'anneau sur le haut de son front, attachés de côté par un ruban en rosette.

Des étoffes de belle soie, que l'on emploie pour robes de petites filles, les feraient quelquefois prendre pour leur mère en miniature ; enfin jusqu'aux *fourrures*, qui sont aussi devenues leur partage. On les voit, sachant à peine marcher, avec leur *boa* noué au cou, et le *manchon* de martre à la main. Mais comme la pensée de coquetterie n'est pas fort durable dans une tête de deux ou trois ans, on a fort sagement imaginé de fixer les manchons à la personne par un ruban qui tourne autour du corps en venant nouer par derrière.

— Quant aux enfans encore portés sur les bras de leur bonne, leur mise ne peut subir de grandes variations. Les robes en blouses décolletées sont celles qui leur vont le mieux.

Par-dessus cette blouse on jette une pelisse-manteau en satin ouaté, piqué, et garnie de velours ou de fourrure le plus généralement en cygne.

— Les petites filles portent des douillettes en soie ou en mérinos, qui croisent



avec des plis, ouvrent un peu de côté, et laissent apercevoir un pantalon à corsage ou une robe blanche de dessous; leurs manches doivent être fort larges, et la pélerine, ouverte devant, descend au milieu du dos. Pour robes simples, on choisit le mérinos bleu de roi, vert émeraude ou marron, liseré de rouge ou bleu-ciel, ponceau ou orange, bordées de liserés noirs, avec des pélerines garnies de franges noires. Puis enfin, comme extrême élégance, le satin bleu ou rose, bordé de blanc et garni de blonde blanche. Ceci convient aux très-jeunes enfans, habillés de velours, et ne quittant la voiture de leur mère que pour venir jouer sur des divans de satin.

— Pour les enfans d'un an, rien n'est plus charmant que ces bonnets de point, garnis d'une maline, et doublés en satin, avec des nœuds de satin sur les deux côtés. Ceux de mousseline claire se garnissent de maline, ceux de batiste d'une valenciennne ou d'un tulle anglais.

— Aux petits garçons comme aux petites filles, on met des capotes; le devant entoure la figure, et ne dépasse que de quelques lignes la garniture du bonnet. Cette capote est de velours, de peluche ou de satin.

— On voit, à quelques petits garçons de sept à huit ans, des chapeaux de feutre à longs poils, dont les bords égaux, plats et rabattus, entourent leur visage. Quelquefois, autour de ces chapeaux ronds, on place un velours noir attaché par une boucle d'acier bronzé.

COIFFURE EN RUBANS, DE M. BRASSEUR.

La coiffure en rubans que donne la gravure est due à M. Brasseur. Pour exécuter cette coiffure, on relève les cheveux en torsade, retenus par un peigne; la moitié des cheveux reste en arrière du peigne; de cette partie, on la partage en deux: la première mèche sert à faire la coque la plus élevée, retenue par une épingle double, attachée sur un petit coussin de crin, qui est appliqué sur la torsade; la deuxième mèche est celle qui retient le nœud de rubans, de même at-

tachée sur le petit coussin; la troisième partie des cheveux sur le devant du peigne est celle qui part de droite à gauche, passant derrière la coiffure qui sert à cacher le peigne entièrement, et serre le pied de la coiffure. Les nœuds de rubans faisant partie de l'ornement des touffes sont placés au-dessus des touffes frisées, demi-anglaises, et se perdant dans les boucles de cheveux; ces nœuds de rubans sont fixés par une épingle préparée par M. Brasseur pour ce genre de coiffure.

1833.

Demain on va se réjouir, se complimenter, s'embrasser, on va se réunir en cercles joyeux, se combler de présens, s'échanger mille gracieux sourires; tous sembleront concourir à célébrer une fête générale. Et quelle fête, grand Dieu! une année de plus amoncelée dans la vie, un numéro ajouté à tous ces numéros qui n'arrivent jamais sans flétrir quelques charmes, rejeter en arrière les plus douces illusions, enlever un prestige à la jeunesse. Et voilà pourquoi l'on se presse, l'on s'embrasse, l'on se sourit! voilà les élémens de ce jour de joie, qu'à de bien plus justes titres on devrait appeler un jour de deuil. Deuil pour les jeunes cœurs qui ont vu s'écouler ces premières amours dont les délices ne renaissent jamais, deuil pour l'ambitieux qui doit mesurer ses momens du pouvoir, deuil pour le poète qui sent vibrer moins passionnément les cordes de sa lyre, deuil pour la coquette qui voit son empire s'éclipser avec la fraîcheur de son front, deuil pour tout ce qui fut... Mais à côté de cette pensée décourageante, s'élève radieux et plein d'espoir tout ce qui *doit être*... monde infini où l'imagination puise de délicieux rêves, où l'enfant se voit homme, où l'homme se fait roi, où la fille découvre l'hymen couronné de roses. Mais de tous ces regrets, de toutes ces espérances, de ce monde de chimères passées et à venir, que devons-nous recueillir aujourd'hui, rien... hélas! que

des hochets pour nos enfans, des souhaits pour nos amis et un almanach pour 1835.

Mais, pour en revenir aux futilités de notre rôle, ne parlons plus que de ces jolies choses qui se brisent et se flétrissent aussi vite que la pensée qui les créa, et, pour faire sourire les mères et les enfans, parlons-leur étrennes et de toutes ces séduisantes inventions qui semblent la propriété de l'époque.

Si, dans votre humeur généreuse, vous désirez donner à de jeunes enfans les plus jolis jouets qui existèrent jamais dans ce bas monde, faites-vous jour à travers la foule qui encombre les magasins de Giroux; arrêtez-vous devant cette vallée pittoresque qui vous montre les lacs, les glaciers, les châlets où l'on fait la veillée, et prêtez l'oreille à ces sons qui vous rappellent le ranz des vaches, car ce petit joujou, qui ne remplira pas la moitié de votre console, c'est une partie de la Suisse, c'est une des plus heureuses illusions que vous puissiez offrir.

Puis voilà une idée plus grande, plus vaste; un port de mer avec ses quais, ses phares, sa vigie, ses navires, ses chaloupes, son eau verdâtre et sa marée qui menace au loin de venir vous engloutir si vous restez trop long-tems à l'attendre.

Pour ne point quitter les plaisirs nautiques, admirez ce pont des Invalides avec ses immenses arches, et les bateaux qui passent dessous, et les poissons qui passent sous les bateaux.

Et un peu plus loin un moulin dont parle tout Paris, un moulin qui tourne au moyen d'eau bien limpide, bien naturelle, bien transparente, à travers laquelle vous voyez de petits poissons rouges, remuant, frétilant, bien vivans, vivans comme vous et moi, et lorsque vous vous éloignez de ce prodige, vous entendez encore à quelque distance le *tic tac*, *tac tac*, qui doit étourdir la meunière du moulin. Mais vous allez bientôt oublier et la meunière et le moulin, lorsque vous serez arrivé devant cette *ménagerie* où

sont tous les animaux du Jardin des Plantes: animaux avec des dents, des ongles, du poil et des yeux qui vous font peur à voir! Aussi vous n'y resterez guère long-tems peut-être, et vous irez là-bas où un léger bourdonnement vous avertit de la présence des *papillons*; et bien l'avez-vous jugé, car ce sont vraiment des *papillons* qui font des évolutions ascendantes et descendantes autour d'une colonnade, et vous forcent ainsi à participer à leurs ébats dans lesquels il ne perdent ni la gaze de leurs ailes, ni le duvet de leurs jolis corps nuancés.

Mais ce n'est pas encore là le plus extraordinaire, le plus merveilleux. Écoutez cette musique dansante qui vous attire vers une place publique, à travers laquelle est tendue une corde sur laquelle un jeune et gracieux sauteur fait des entrechats qui surpassent ceux de tous les Vestris passés et à venir. Ne faisons point de plaisanteries sur tout ceci, car c'est vraiment chose ravissante que ces jouets d'enfans! Figurez-vous des personnages tout petits, agissant des bras et des jambes, ni plus ni moins bien que les acteurs de M^{me} Saqui, et pour les faire ainsi sauter et danser, un orchestre du même acabit dirigé par des musiciens de la même espèce!

Dites, tout cela ne vous fait-il pas regretter de ne plus avoir vos quatre ou cinq ans, et un parrain qui ait quinze ou dix-huit cents francs à vous donner dans un joujou pour étrennes?

Pour peu que vous soyez jovial, et que vous n'ayez pas cinquante louis à mettre dans un cadeau, achetez tout simplement quelques-uns de ces *poussas* si drôles qu'en passant devant eux on se prend à rire. Remarquez entre autres le *poussa nourrice*, le *poussa ours*, le *poussa colique*. Enfin, vous trouverez dans l'innombrable famille des *poussas* toute espèce de figures, d'humeur et de tempéramens.

Un petit coup-d'œil, je vous en prie, sur moins frivole que tout cela. Examinez

le *Petit Constructeur*-architecte du moyen-âge; avec cet amusement tout ne sera pas perdu, car il pourra vous apprendre à construire plusieurs édifices gothiques. Puis voilà les *Costumes historiques des dames françaises* de tous les siècles; cela vaut mieux qu'une poupée avec son riche trousseau, car c'est une espèce de cours de mœurs et de coutumes que vous faites suivre à votre fille.

Un dernier mot sur la collection des *Bustes de Dantan* réduits en miniatures, chez Giroux, car il y aurait mille choses encore à dire s'il fallait parler de toutes les curiosités qui se trouvent dans ces merveilleux magasins.

Les Misères.

Voici un mot bien grave et bien douloureux à écrire dans un recueil riant et léger qui paraît sous l'invocation d'un papillon. Que voulez-vous? j'aime à écouter toutes les paroles, toutes les idées, toutes les impressions qui retentissent en moi, à en suivre les variations, les nuances, les vibrations, et à faire de ce papier l'écho qui les recueille et les répète. Aujourd'hui le mot qui est en tête de cet article vient me murmurer à l'oreille, et je l'écris; et ce n'est point de ces frivolités que l'on nomme des riens, et, par une cruelle dérision, des *misères*, qu'il va s'agir, mais bien de misères et de souffrances véritables, non point encore de celles des salons et des boudoirs, que parent du moins le luxe et la mode, mais de ces misères à peine vêtues, qui ont froid et mendient au coin des rues. L'idée de ces lignes m'est venue en pensant aux vaines dépenses de cette époque, au luxe des soirées et des bals d'à présent; puissent-elles faire réfléchir et préparer aux bienfaits tant de jolies et élégantes jeunes femmes, qui, entourées de dentelles et de cache-mires, recevront demain en souriant ces

milliers de fantaisies, dont une seule suffirait pour sécher plus d'une larme du malheur.

Il y a une misère bien grande; c'est celle de l'aveugle qui est agenouillé sur nos promenades, seul, sans famille, et tendant une main incertaine et tremblante au passant. Il est rare que cet infortuné n'ait pas un chien pour compagnon et pour ami: j'en ai vu un qui avait cette société, il en était heureux; c'était un superbe caniche blanc, bien peigné, bien bichonné, autant que celui d'une petite maîtresse. Il évitait à son maître la peine de tendre la main et tenait entre ses dents l'écuelle de bois où le passant jetait un sou, touché plutôt de la gentillesse du chien que de l'infortune de l'homme. C'était toute sa fortune que cette bonne bête; mais un soir qu'ils se levaient l'un et l'autre pour retourner au malheureux sixième qui les abritait, l'aveugle sentit son chien errer, vaguer, changer de chemin, aller de droite et de gauche; il était aveugle comme son maître. Voilà une misère.

C'est une misère pareille à celle-ci que l'affliction dont est atteint un pauvre vieillard que j'ai vu long-tems accroupi sur le boulevard des Invalides; il attirait l'attention des passans en jouant d'une chétive serinette: humble mendiante, elle avait une voix bien modeste, mais enfin on l'entendait autrefois; mais aujourd'hui elle a perdu la moitié de ses notes; l'air qu'elle joue n'en sort plus que brisé, mutilé, en ruines, et tous les jours il s'en va de plus en plus. Est-il une plus complète misère que celle de ce malheureux vieillard qui entend et voit mourir cette douce musique qui implorait pour lui?

Certes il en est une: c'est la désolation de ces pauvres femmes qui, la nuit venue, demandent l'aumône en chantant. Après une journée de larmes, de désespoir peut-être, et d'enfans mourant de faim, et de vieux parens sur le lit de mort, elles sortent à la brune et, sous un long voile, vont chanter pour avoir du pain pour de-

main, pour ce soir, qui sait! Il n'y a rien de navrant comme ces voix faibles, et plus faibles de jour en jour, qui font entendre des airs gais ou gracieux, à travers des sanglots et des larmes, romances touchantes en vérité, bien plus que tout ce qui se chantera ce soir dans les salons, dans les boudoirs, sur les théâtres; les soupirs sous les sourires: c'est affreux! Oh! voilà des misères.

Et demain des millions seront répandus en inutilités!

THIÉRY.

JANE GRAY,

PAR ALPHONSE BROT.

2 volumes in-8o. Prix: 15 fr. Hippolyte Souverain, rue des Beaux-Arts, n° 3 bis.

Voilà deux années à peu près qu'un jeune homme débuta dans la carrière littéraire, la plus ingrate et la plus pénible de toutes, par le second volume d'*Entre onze heures et minuit*. — Le premier était de M. de Saint-Hilaire, et les journaux en firent rapidement justice; mais le second fut goûté, loué, lu partout, et M. Alphonse Brot, son auteur, n'eut plus dès lors qu'à réaliser les espérances que l'on avait conçues de lui. — Il fit paraître successivement *Ainsi soit-il*, qui rencontra des détracteurs et des amis, et *Priez pour elles*, qui décida la question en sa faveur. — A quelque temps de là il s'essaya au théâtre, et fit jouer *Juliette*, où chacun alla quarante soirées de suite pleurer et applaudir à tous ses efforts.

Maintenant M. Alphonse Brot s'offre de nouveau devant le public. Aujourd'hui sa carte de visite à ses lecteurs est un roman historique. C'était une assez pénible tâche que d'aborder de front une époque très-connue, mais dont il ne reste plus rien comme monument historique. M. Alphonse Brot a dû feuilleter bon nombre de vieilles

chroniques pour nous donner une description du vieux Londres en 1553, car ce vieux Londres fut brûlé un siècle plus tard; et presque tout ce que les voyageurs admirent aujourd'hui dans la nouvelle cité est de création moderne.

Ces difficultés une fois surmontées, il restait encore à l'auteur la contexture de son livre, et la peinture fidèle des guerres religieuses qui bouleversèrent le seizième siècle. On voit que M. Brot n'a pas reculé devant les obstacles: c'est la décapitation de Jane Gray qu'il a choisie, et il a groupé autour de cette terrible et intéressante histoire les personnages de son drame. Northumberland nous apparaît avec son caractère inflexible et ses projets immenses; c'est un favori qui, las d'obéir, relève la tête et veut qu'on lui obéisse à son tour. Le jeune roi Édouard VI le gêne; il a recours au poison: Marie et Élisabeth, filles d'Henri VIII et héritières du trône, l'épouvantent; il les fait déclarer illégitimes. Il ne lui reste plus alors qu'à marcher, et ses pas sont rapides et effrayants; il ne peut pas régner, mais il régnera au nom d'un autre. Lady Gray aime son fils, lord Dudley; il fera de lady Gray une reine d'Angleterre.

Mais bientôt la princesse Marie revient avec une armée jusque sous les murs de Londres: elle bat les troupes du duc, entre dans la cité, et se fait proclamer reine. Puis, on amène devant elle Jane Gray: elle l'insulte, en lui faisant endosser les vêtements royaux, pour les lui arracher impitoyablement. « Tu es entrée de force dans la Tour de Londres, lui dit-elle; eh bien! tu n'en sortiras plus! » L'on sait, en effet, que c'était dans cette tour qu'étaient couronnés les rois d'Angleterre, et que c'était là aussi qu'on exécutait les grands coupables.

Cette horrible prédiction devait se réaliser. Au bout de quelques mois, Jane Gray avait la tête tranchée dans l'un des souterrains de la Tour.

C'est surtout sur cette pauvre jeune fille

que l'auteur a jeté tout l'intérêt; partout elle émeut, partout elle intéresse; et plus d'une lectrice sera obligée de quitter le livre pour répandre des larmes. Puis, à côté des personnages historiques, l'auteur a placé des personnages qu'il a inventés, et qui sont d'un puissant effet au développement de ce livre, imprégné de sang et de tristesse. Katenelly est un de ces types que l'on aime et qu'on a souvent vu; c'est le dévouement sous la forme d'une vieille femme.

Certes, il y a beaucoup à reprendre dans Jane Gray, et nous croyons que M. Alphonse Brot aurait dû revoir ce livre davantage; mais il renferme aussi des qualités assez rares aujourd'hui: un style souple et vigoureux, de chaudes inspirations, une connaissance réelle du cœur des femmes, et beaucoup de sentiment. Nous le disons donc, c'est un roman que tout le monde lira avec plaisir, et qui placera son auteur à côté de ceux que le public a depuis long-temps adoptés.

RAISON HUNTER, DE BIRAGUE,

ET COMPAGNIE.

GARANTIES COMMERCIALES.

Combien de gens eussent autrefois compris le mot *raison* employé ainsi? combien de gens eussent été effrayés de le voir en le comprenant? Nous savons tous aujourd'hui que *raison*, c'est association; et nous sommes ravis de voir le riche banquier américain réuni à la vieille famille du gentilhomme français. Quand il n'y aurait eu que ce *René de Birague*, chancelier, cela prouverait déjà de l'entente en affaires: l'employer au commerce, à l'industrie, c'est très-bien imaginé et c'est bien à l'occasion de la *Raison Hunter et compagnie* que l'on peut signaler la révolution survenue dans nos mœurs, et celle-ci est toute au profit de la société... Quel étonnant spectacle présente ce magnifique

hôtel de la Chaussée-d'Antin, où MM. Hunter et de Birague ont fixé leur résidence!... Le matin y est consacré à tout ce que l'homme civilisé s'est créé de besoins matériels et intellectuels: la banque, c'est-à-dire le genre de relation sociale le plus étendu, se fait dans une partie de la maison; un bazar superbe expose dans l'autre depuis le plus simple objet d'utilité jusqu'à la production de l'art la plus admirable. Quelle échelle à parcourir pour l'imagination, que celle qui commence par un instrument aratoire, destiné à tirer de la terre la nourriture indispensable à l'homme, et qui finit à un chef-d'œuvre de Raphaël! Quelle distance et pourtant quel rapprochement se trouvent à la fois entre des armes de *Lejage* et les blondes de *Violard*!... Une salle est consacrée à la lecture, à la conversation: de l'article le plus frivole d'une feuille éphémère, vous passez aux volumes qui renferment les sublimes méditations de Swedenborg. Une vaste serre contient les plantes les plus rares, classées scientifiquement... Enfin, là aussi, on peut voir, dans toute la beauté que lui donna la nature, cet animal que l'homme choisit pour son compagnon aux jours de péril et de gloire: des chevaux de pur sang hennissent dans les cours... Etrange esprit humain qui domine tout, et dont la puissance, exercée de tant de façons sur le globe, se rappelle à vous en parcourant ce petit espace!.... Et cependant, ce merveilleux abrégé de toutes choses qui cause des sensations si variées serait incomplet, si les charmes de la vie sociale, tels que notre Europe a su les combiner, ne se retrouvaient là. Il faut un *salon* à notre siècle; un salon dont la bienveillance et la grâce féminines fassent les honneurs; il faut que le travail, l'étude, trouvent leur récompense dans l'approbation commune; il faut que le savant, que l'artiste, que l'amateur communiquent ensemble, et que, par leurs relations, l'âme s'élève, l'intelligence se développe, le goût s'éclaire. Le salon de

MM^{mes} Hunter et de Birague eût été autrefois comparé au temple des Muses. Mais, dans ce siècle positif, il faut dire que les lectures, la musique, la danse s'y succèdent; qu'il y règne une politesse d'un goût exquis, qui font que l'on satisfait à la fois à tous les âges, à tous les mérites, à tous les rangs et à sa propre dignité: c'est à la faveur de cette espèce de politesse que l'on peut discuter sans disputer, railler sans offenser, contredire sans irriter, rompre enfin sans éclat. Ce grand luxe d'hospitalité, ces sommités de toutes les aristocraties ne choquent personne; une pensée de bien général est au fond de cela, et elle est généralement sentie. Cette grande représentation du commerce, imaginée par un Américain et un Français, Paris doit s'en enorgueillir. Craindrait-on que la maison Hunter n'exercât bientôt un monopole inquiétant? Mais comment appellerait-on monopole une spéculation aux avantages de laquelle tous peuvent s'associer? Tout ce que peut inventer l'esprit de l'homme, tout ce que sa main peut exécuter, est accueilli dans la maison Hunter... Il y a quelque chose de gigantesque dans ce dessein, comme dans la nature du Nouveau-Monde, et quelque chose d'ingénieux dans son exécution comme dans la civilisation de l'ancien. Ce que l'on appelle le progrès nous a paru manifeste dans l'hôtel de MM. Hunter, de Birague et compagnie.

La comtesse DE BRADI.

Théâtres.

Le théâtre du Palais-Royal attire tous les jours une foule innombrable de spec-

tateurs avides d'applaudir à toutes ces jolies pièces qui se succèdent avec une rapidité si surprenante. *Frétillon*, tel est le titre d'un charmant vaudeville en cinq actes, de MM. Bayard et Comberousse, qui est digne de soutenir la renommée de ce spectacle. Cette pièce est des plus amusantes, et M^{lle} Déjazet y déploie un talent que nous ne lui connaissions pas encore.

— On parle d'une nouvelle pièce pour le théâtre du Vaudeville; cette pièce, intitulée *Anacharsis* ou *la Tante Rose*, est attribuée à M. Brazier, et doit faire briller Arnal, avec toute sa verve et son originalité.

— Toute la richesse de costumes et de décors qu'un théâtre puisse déployer va attirer tout Paris au Cirque-Olympique pour voir *Sardanapale*, qui va bientôt augmenter le répertoire de ce théâtre.

— On vient de représenter au théâtre des Variétés *le Mort fiancé*, vaudeville en trois actes, de M. Henry. C'est un roi de Bohême qui est à la tête de trois maîtresses, dont l'une l'oublie, l'autre le trahit et la troisième le trompe. Leur infidélité allume en lui le désir de la vengeance, vengeance cruelle, car, tous les cent ans, pendant l'Avent de Noël, il revient dans une certaine ville de l'Allemagne, s'empare de tout ce qu'il trouve de jeunes fiancées et leur tord le cou.

Cette pièce a obtenu tout le succès qu'on pouvait espérer; elle été applaudie à l'unanimité, et, au milieu des applaudissemens, l'auteur a été nommé.

A ce Numéro sont jointes les planches 1121 et 1122.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9f.—Départemens, 9f. 50 c.—Etranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au BUREAU du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDEY DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

31. Décembre 1834.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

Couffure ornée de Rubans exécutée par M. Brasqueur rue du faub. St. Honoré, 94.
Robe en Organdi doublée en gaze Donna Maria facon M.ºe Céline-Martin place Vendôme.

Ayuntamiento de Madrid

Modes de Paris.

31 Décembre 1834.

N^o 1122.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

Costumes d'enfans, Redingotes habillées avec Gilet en Velours à dispositions nouvelles
de M^{rs} Blanc M^{rs} de Nouveautés en Gilets, Palais Royal Galerie de Vêtements, 159.
à Jean de Bourgogne.